

Martin Mongin

Tentative de description de l'espace magique

1. *Écueils*



Couverture : Caspar D. Friedrich, *Felsenriff am Meeresstrand* (1884)
Martin Mongin, *Tentative de description de l'espace magique : 1. Écueils*

Institut de Géographie Imaginaire

13, rue Pierre Brossolette

29 630 Plougasnou

Contact : igi@riseup.net

igi©2021

« Il faut que le regard s'abîme. »
J. Abeille, *Les Jardins statuaires*

1. Île-limite

L'ÉCUEIL N'EST PAS UNE MOINDRE-ÎLE, une île qui serait simplement plus petite que les autres – îlet ou îlot. Il n'est pas un morceau ou un fragment d'île, une île en miniature ou en réduction. C'est plutôt une île-limite, un rien ou un presque-rien d'île, une île en tout cas prise à son point de jaillissement ou d'évanescence, saisie à l'instant même où elle surgit ou disparaît. C'est une pulsation d'île commençante et finissante qui se réduirait à un simple point mathématique, une île infinitésimale et intermittente, fuyante et insaisissable. Comme ces îles imaginaires sur lesquels les utopistes ont situé leurs villes idéales, l'écueil est bien lui aussi un lieu de nulle part (*utopia*), un non-où (*Nâ-kojâ-Âbâd*) imperceptible et inaccessible ; si ce n'est que, contrairement à elles, il se tient bel et bien là, quelque part au milieu de la mer – et il attend.

De même, l'écueil n'est pas une île qui serait un peu moins accueillante que les autres, un peu moins hospitalière. C'est une île intrinsèquement hostile, une île qui, n'étant que danger et menace, est *a priori* inhabitable et invivable. Et même, entre l'île et l'écueil, il y a assurément tout l'écart entre le paradis et l'enfer. C'est pourquoi nous avons besoin, pour approcher l'écueil, d'un guide qui n'aurait rien à envier à celui que Dante

s'est choisi pour sa *Divine comédie*. En vérité, nous n'en avons trouvé qu'un : c'est Victor Hugo ici qui sera notre Virgile. *Les Travailleurs de la mer* et *L'Homme qui rit* sont en effet, chacun à sa manière, deux romans de l'écueil, et nous verrons pourquoi leur auteur se complaît à précipiter si souvent contre lui ses infortunés personnages. Dans tous les cas, si l'écueil est si inhospitalier, c'est d'abord parce qu'il n'a rien à offrir. En un mot, tout y manque. « Point de ravitaillement à espérer, ni arbres à fruits, ni pâturages, ni bestiaux, ni sources d'eau potable, écrit ainsi Hugo. C'est une nudité dans une solitude ¹. » L'écueil est un précipité de vide, un néant fait pierre.

Et non seulement il n'a rien à offrir, mais il se dérobe toujours comme tel. C'est un lieu qui se défait sans cesse, ou du moins qui est toujours sur le point de se défaire, menacé d'anéantissement de tous bords, que ce soit par engloutissement (assauts de la mer en furie) ou écroulement (érosion et travail de la pierre). C'est donc un lieu qui se soustrait incessamment comme lieu, un lieu auquel il manque le minimum de stabilité physique et métaphysique pour pouvoir être un lieu, faire lieu. Non seulement l'écueil ne tient pas, mais rien ne peut y tenir – et surtout pas un homme. « Aucun mortel ne pourrait y monter ni s'y tenir, [...] car la roche est lisse et semble polie tout autour », dit Homère à propos du repaire de Scylla, dans l'*Odysée*. Point d'exposition absolue et de confusion élémentaire, perdu au milieu de l'infini, l'écueil est un point de vulnérabilité extrême – tout s'y abîme. En d'autres termes, c'est un lieu de séjour impossible, et donc la négation de toute forme d'accueil.

1. *Les Travailleurs de la mer*, page 342.

Pour toutes ces raisons, les hommes ont fait de l'écueil un lieu repoussoir, un lieu de relégation, un lieu maudit – synonyme de mort et de fin. Un lieu qu'ils abandonnent volontiers aux vents, aux algues et aux oiseaux de mer. Mais il n'en faut pas moins pour que l'imagination s'y précipite et s'y accroche durablement. Depuis la rassurante stabilité de la terre ferme, les regards continuent de le chercher, et s'y posent et s'y installent en rêve et en cauchemar. Au point qu'on ne sache plus très bien si c'est lui qui nous hante ou nous qui le hantons. Pour Bachelard, sur la terre comme sur les mers, « la fonction du rocher est de mettre une terreur dans le paysage ² ». Mais si l'écueil est assurément cette terrifiante épine plantée dans la chair du monde, sa silhouette effilée n'en capte pas moins encore et encore notre attention voyageuse.

Il y a dans cette insistance de l'écueil, dans cette irrépressible fascination qu'il exerce sur nous quelque chose qui indique l'existence de liens secrets nous unissant à lui. Comme si l'écueil lointain du dehors renvoyait à quelque chose de beaucoup plus proche, quoique enfoui profondément à l'intérieur, un écueil intime. Comme si chacun de nous avait son rocher fétiche, son point d'île particulier qu'il garde jalousement pour lui et sur lequel il bute indéfiniment.

[...] il n'y avait qu'une chaise contre laquelle se cogner, j'avais tourné autour d'elle comme une planète et j'étais entré en collision avec elle comme une comète pendant la moitié de la nuit ³.

2. *La Terre est les rêveries de la volonté*, p. 182.

3. Mark Twain, *Un vagabond à l'étranger*.

2. *Déroutes*

Pour le géographe, l'écueil (du latin : *scopulus*), c'est cette tête de roche saillante, ce rocher à fleur d'eau, ce plateau qui émerge et dont la présence se trahit parfois seulement par l'écume qu'y produit la houle en s'y écrasant, de là qu'on l'appelle aussi « brisant ». Comme un pic émergeant d'un océan de nuages, l'écueil est un point remarquable, une singularité qui apparaît en imposant sa différence avec ce milieu homogène qu'est la mer, se diffractant parfois en véritables « jardins d'écueils » (*skargaard*). L'écueil c'est la pierre ou la roche qui affleure, qui émerge, qui troue la mer pourrait-on dire – comme « un pavé au milieu de l'océan ⁴ ».

Et si, depuis le rivage, les hommes se laissent si facilement envoûter par les charmes qu'il leur jette, c'est parce qu'il revêt une diversité de formes presque infinie. En ce sens, l'écueil est un véritable piège pour l'imagination, si prompte à y projeter ses motifs. Hugo : « Ce bloc est un trépied, puis c'est un lion, puis c'est un ange et il ouvre les ailes ⁵. » L'écueil ressemble à une muraille, un pic décapité, une porte monumentale, une sorte de pyramide, un crocodile qui boit, une épine dorsale, une voile, une tour. Et toujours l'imagination y revient, pour y façonner de nouvelles compositions.

À cette fantasmagorie visuelle renvoie d'ailleurs celle des noms dont on le baptise : Les Casquets, le rocher Ortach, les Autels,

4. *Les Travailleurs de la mer*, p. 188.

5. *Op. cit.* page 34.

le Roc Rodondo, les Banques, la Corne de la Bête, les Aiguillons, la Déroute, le Mauvais Cheval, la Percée, etc. Comme s'il était possible, par le nom, de figer définitivement sa forme à jamais instabilisée et par là même d'en conjurer les invisibles menaces. Mais s'il est un piège pour l'imagination, c'est aussi parce que, aussi insignifiant soit-il, l'écueil se caractérise moins par ce qu'il laisse entrevoir que par ce qu'il dissimule aux regards. Comme l'iceberg, et dans de tout autres proportions, il est gros de tout ce qu'il cache en dessous lui. « Ce que le flot cachait devait être énorme », dira encore Victor Hugo du rocher Douvres. Et là où la perception s'arrête, l'imagination aussitôt prend le relais.

On ne peut pourtant réduire l'écueil à l'infinie plasticité de ses formes et au secret de sa masse enfouie. Envisagé non plus depuis le rivage mais depuis le large, l'écueil se resserre subitement et change de matière. Pour les navigateurs, les pêcheurs, les marins et tous ceux qui se déplacent d'un point à un autre sur l'océan, il apparaît comme un *obstacle* (en grec ancien : *problêma*), c'est-à-dire un danger, une menace – et même, peut-être que sur l'océan l'écueil est le point de plus grand péril. Ce que l'écueil porte avec lui, en effet, c'est la possibilité immédiate de *l'échouement*. « Rien à trouver là que le naufrage ⁶. »

J'ai vu des fous ; j'en ai connu qui restaient intelligents, lucides, clairvoyants même sur toutes les choses de la vie, sauf sur un point. Ils parlaient de tout avec clarté, avec souplesse, avec profondeur, et soudain leur pensée, touchant l'écueil de leur folie, s'y déchirait en pièces,

6. *Ibid.* page 342.

s'éparpillait et sombrait dans cet océan effrayant et furieux, plein de vagues bondissantes, de brouillards, de bourrasques, qu'on nomme « la démence »⁷.

Pour un navire, en effet, le « brisant » signifie soit, dans le meilleur des cas, l'arrêt immédiat, faute d'eau suffisante pour être retenu à flots ; soit, dans le pire, l'imminence d'un « événement de mer », autrement dit la descente forcée dans l'abîme. De là que les écueils, ces « assassins de la mer » soient considérés comme les naufrageurs par excellence. On dira alors que l'écueil est le cauchemar du pilote et du cybérnéticien⁸. Car ce « presque-rien » que nous évoquions plus haut prend subitement des valeurs d'énormité. Le moindre devient synonyme du pire, et le rien de tout.

Dans ces conditions, face à l'écueil, tout le savoir humain est commandé par un seul impératif : *rester à distance*. L'art de la navigation est donc nécessairement une scopologie, un « savoir de l'écueil », d'abord empirique, puis peu à peu complété par les moyens de la science moderne. La navigation est l'art de slalomer entre les obstacles pour conjurer l'échouement et l'*aporos*⁹. Pour cela, il aura fallu d'abord parvenir à le repérer, ce qui est d'autant moins évident que l'écueil est soumis au cycle des marées (et rien de plus fatal qu'un écueil qui se trouve juste sous le niveau de la mer). Ensuite, l'identifier et le relever (pren-

7. Maupassant, *Le Horlà*, p. 620.

8. *Cybèrnetès* : pilote, gouverneur.

9. *Aporia* : difficulté de passer, embarras ; *aporos* : sans passage, qu'on ne peut traverser, infranchissable.

dre note de sa situation), le baptiser et le signaler (phares, balises, bouées, cartes marines). On notera que, de ce fait, l'espace de la navigation s'organise à la fois à partir de et contre ces points fixes que sont les écueils. Aujourd'hui, sondeurs bathymétriques et GPS permettent au navigateur de les éviter dans des conditions normales de navigation. Mais ces moyens, aussi perfectionnés soient-ils, seront toujours insuffisants de droit ; car au moindre coup de vent, et *a fortiori* en cas de grosse tempête, les vents, le flot et le jusant peuvent encore y précipiter une embarcation qui chercherait à s'en éloigner – sans parler des vicissitudes de l'erreur humaine.

3. Retour du refoulé

Gaston Bachelard a montré, dans *La Formation de l'esprit scientifique*, que la démarche scientifique, comme la navigation, avait aussi quelque chose à voir avec l'obstacle. Qu'elle ressemblait elle aussi à une forme de slalom entre les écueils de la pensée, assimilées à des images naïves ou des métaphores sur lesquelles l'esprit vient constamment buter. On n'avance dans les sciences qu'à la condition de repousser les écueils du savoir et le scientifique est ce combattant viril qui lutte contre eux afin de les détruire, ou à tout le moins de les contourner.

La psychanalyse de la pensée scientifique consiste alors à dresser la carte de navigation, en y repérant les écueils dont il s'agira de rester à distance. Et c'est là le seul salut de l'équipage de la *Matutina*, au début de *L'Homme qui rit* : repousser l'écueil contre lequel la tempête s'apprête à le projeter. « La manœuvre

était périlleuse. Donner une poussée à une montagne c'est une audace ¹⁰. » Partir en mer, de même que se lancer sur les chemins de la pensée, nécessite une bonne dose d'optimisme, sinon d'inconscience : c'est croire qu'on parviendra toujours à repousser les écueils qui viennent à nous. Hormis que sur la mer, comme dans la pensée, on n'est en sécurité nulle part, et il n'est pas de voie qui ne soit *semée* ou *hérissée d'écueils*. Et si la *Matutina* parvient à accomplir l'impossible et à s'écarter des Casquets, c'est pour être mieux précipitée vers le rocher Ortach.

Victor Hugo s'amuse en effet, tel un marionnettiste diabolique, à ballotter ses personnages d'un rocher à l'autre. Mais c'est là, finalement, la logique de l'écueil : *on ne peut y échapper*. Comme s'il était quelque aimant gigantesque qui nous reprend dans son champ dès que nous essayons de nous en extraire. « On y allait. Pas de refus possible ¹¹. » En ce sens, toute tentative de sauve-qui-peut est désespérée. Le propre de l'écueil, c'est d'être non seulement irrémédiable, mais inépuisable. « L'écueil recommençait. » Hugo même, philosophe, de noter : « Un de ces récifs s'appelle le But, comme pour indiquer que tout voyage finit là ¹². » On ne sait plus très bien, pour finir, qui se jette sur qui : l'écueil sur les navigateurs ou les navigateurs sur l'écueil. Et même, cette double attirance, ce tropisme réciproque n'est-il pas ce qui caractérise depuis toujours la Fatalité ?

10. Page 184.

11. *L'Homme qui rit*, page 181.

12. *Ibid*, p. 191.

Malgré les technologies les plus avancées, l'écueil est ce hors-là, ce malendroit ou ce malpas (*Unheimlich*) qui s'impose toujours de nouveau aux hommes, comme « lorsqu'on s'est égaré dans une forêt, à la montagne, surpris par le brouillard, et qu'en dépit de tous les efforts pour trouver un chemin balisé ou connu, on se retrouve à plusieurs reprises au même endroit que caractérise un relief particulier ¹³ ». Il n'échappe pas d'ailleurs à Bachelard que le scientifique retombe presque à chaque fois dans le panneau que lui tend son époque. Comme si l'obstacle était un prédateur tapi dans l'ombre et toujours prêt à surgir. Comme dira Victor Hugo à propos du rocher Douvres : « Cela semblait attendre. »

Le 13 janvier 2012, la coque du paquebot de croisière *Costa Concordia* était éventrée sur environ cinquante-trois mètres de long et sept mètres de large par des rochers appartenant à un îlot composé de trois rochers de granite. Dans une communication téléphonique, interceptée par la boîte noire du bateau dix minutes après l'impact, le capitaine Schettino le décrivait comme « un petit rocher ». Bilan : trente-deux morts. Et c'est là, sur les rochers Douvres, que trompée par le brouillard, la Durande vient s'échouer à son tour.

On entendit un craquement. Le déchirement d'un flanc du navire sur un bas-fond en pleine mer est un des bruits les plus lugubres qu'on puisse rêver. [...] Une pointe de roche était entrée dans le navire comme un clou. Plus d'une toise carrée de vaigres avait éclaté, l'étrave

13. Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. B. Féron, Gallimard, 1985, p. 240.

était rompue, l'élançement fracassé, l'avant effondré, la coque, ouverte, buvait la mer avec un bouillonnement horrible. C'était une plaie par où entrait le naufrage. [...] On était défoncé par l'écueil [...].

4. Puissances du lieu

En réalité, il y a deux types d'obstacles en mer : les écueils d'un côté et les corps flottants de l'autre. Les corps flottants, ce sont les icebergs, les épaves, les « cachalots puants » de *Moby Dick* et autres vaisseaux fantômes, qui sont à l'océan ce que les météorites et les astéroïdes sont à l'espace. Ce sont là des obstacles tout *relatifs*, car ils changent constamment de place – et ils sont dangereux *pour cette raison même*, car leur localisation est par définition imprévisible. Il s'agit d'obstacles qui ne coïncident pas avec leur lieu, ou qui n'ont pas de lieu propre ; des obstacles *en exil*. L'écueil, à l'inverse, est fondamentalement immobile. Ce qu'il oppose au navire, ce n'est pas le péril de l'obstacle de passage (celui qui ne devait pas être là – souvenir du *Titanic*), mais au contraire une certaine puissance de l'inamovible, de l'indéplaçable et de l'inévacuable. Une certaine puissance de l'enracinement et de l'ancrage, prise dans sa densité de pierre.

C'est ce qu'on appellera, après Aristote, « puissance du lieu ». L'écueil c'est l'être qui ne peut pas être ailleurs que là où il est, c'est l'obstacle absolu. Il ne dévie pas, ne se déplace pas lui-même. De droit, aucun autre corps ne peut l'occuper que celui-là ¹⁴. L'écueil n'est pas seulement un corps étranger qui serait

14. Pour Aristote, c'est le « remplacement » qui permet, négativement, de pren-

ancré au fond, *c'est le fond lui-même qui vient affleurer à la surface* – ce que rend le bel oxymore « haut-fond »¹⁵. Ainsi, ce qui apparaît devant le navire était à la vérité en dessous depuis un bon moment déjà. Les écueils, ce sont « ces rochers cachés sous l'onde [...] dont le dos immense se prolonge jusqu'à la surface des eaux » qu'évoque Virgile au premier chant de l'*Énéide*.

L'écueil nous oppose sa résistance passive de masse morte inutile, d'autant plus forte qu'est elle plus passive – son inébranlabilité. L'écueil est tout extériorité. Il n'est pas le lieu contingent, de hasard, comme l'iceberg ; c'est le lieu nécessaire et absolu. Il ne peut être ni coupé, ni taillé, ni redessiné. Il nous rappelle par là même ce qu'est un *lieu* au sens fort. Un lieu c'est la prééminence, le privilège du là ou du déjà-là, du plein, de l'occupé. Un lieu, c'est *quand la place est déjà prise*. Mais plus fondamentalement, l'écueil c'est, dans un monde essentiellement liquide, le *rappel de la Terre*.

Dans ces conditions, l'écueil absolu, c'est la plus petite saillie pour la plus grande masse cachée. Comme dans les arts martiaux, le plus petit point de contact est source des plus grands dommages, dès lors que la masse du corps est bien enracinée

de conscience de l'existence des lieux. Cf. 208b1. Le lieu n'est finalement pour lui qu'une place vide ou un simple emplacement. À l'inverse, nous disons ici que le lieu est l'insubstituable ou l'irremplaçable.

15. « De la mer, le [Stromboli] apparaît conique, mais en réalité c'est une pyramide à base rectangulaire d'un à deux kilomètres de côté. Son sommet atteint 926 mètres. Encore ses fondations véritables se trouvent-elles à plus de cinq cent brasses en dessous du niveau marin, si bien qu'il est, en fait, dix fois plus volumineux que le Vésuve, dont les 1000 mètres reposent sur le sol même de la péninsule italienne. » H. Tazieff, *Cratères en feu*, p. 149.

dans le sol. Paradoxalement, la puissance de l'écueil est d'autant plus grande qu'il tend vers le rien. Le lieu, de droit, c'est l'impossibilité de la table rase, l'*impossibilité de la surface plane*, qui vient contredire la prétendue évidence de l'espace homogène ¹⁶. L'écueil est ce sur quoi toujours on bute ou on achoppe, ce à quoi toujours on se heurte. L'écueil est *pierre d'achoppement* au sens dur. Il porte avec lui la puissance de l'arrêt et du choc, une puissance d'opposition d'autant plus grande qu'il est une masse morte immobile, une passivité pleine. L'écueil est donc ce lieu géographiquement localisé – ce Réel – où le mouvement s'arrête, où il est mis en repos forcé ; celui du moins où il est sommé de changer de nature. Le mouvement qu'il arrête, c'est celui qui voulait passer au travers de lui sans le voir, celui qui croyait qu'il y avait là seulement un quadrillage vide, donc celui qui entendait le nier comme lieu.

5. Découvertes

On a dit plus haut que, du fait de sa conformation, on ne pou-

16. Il nous rappelle ainsi de manière critique le primat absolu de la « forme actuelle des choses ». Cf. Bergson : « En d'autres termes, une intelligence qui vise à fabriquer est une intelligence qui ne s'arrête jamais à la forme actuelle des choses, qui ne la considère pas comme définitive, qui tient toute matière, au contraire, pour taillable à volonté. [...] Elle veut que nous considérions toute forme actuelle des choses, même naturelles, comme artificielle et provisoire, que notre pensée efface de l'objet aperçu, fût-il organisé et vivant, les lignes qui en marquent au dehors la structure interne, enfin que nous tenions sa matière pour indifférente à sa forme. [...] Notons-le en passant : c'est ce pouvoir que nous affirmons quand nous disons qu'il y a un *espace*, c'est-à-dire un milieu homogène et vide, infini et infiniment divisible, se prêtant indifféremment à n'importe quel mode de décomposition. » in *L'Évolution créatrice*, page 157.

vait pas accoster sur l'écueil. Qu'il n'y avait là qu'à passer son chemin ou faire naufrage. Mais un naufrage, pour le meilleur et pour le pire, n'est pas forcément la fin de tout. Qu'y a-t-il alors après le choc ? Qu'y a-t-il après le naufrage ? Arrêtons de penser en pilote ou en gouverneur, et pensons à présent en *naufragé*.

Première découverte : *on peut se retrouver vivant sur l'écueil !* C'est qu'il y a encore un « monde », pourrait-on dire, entre le point et le néant absolu. Voilà pourquoi un condamné à mort avait pu dire, une heure avant son exécution, que s'il devait vivre quelque part sur un sommet, sur un rocher où il n'y n'eût qu'une plateforme si étroite qu'on ne pût tout juste qu'y poser les deux pieds, que tout autour ce fût l'abîme, l'océan, la solitude, les ténèbres éternelles, et qu'il lui fallût rester ainsi debout, sur un pied carré d'espace, toute sa vie, mille ans, toute l'éternité, il vaudrait mieux vivre ainsi que mourir maintenant. Quelle que soit la vie – mais vivre ¹⁷ !

Se tenir sur l'écueil, cependant, n'est pas exactement la même chose que se tenir sur une île. Et Gilliat, le Robinson du Rocher Douvres, n'est pas exactement celui de Speranza. Contrairement à ce que nous disions plus haut, il est possible de se tenir sur l'écueil – mais en état de déséquilibre et d'instabilité permanente, sur un pied, et même sur le bout du pied. Position inconfortable, et périlleuse, s'il en est. À l'inverse du Mont Analogue de René Daumal, dont la base est accessible et le sommet inaccessible, l'écueil est cette éminence dont l'*extre-*

17. Cf. Dostoïevski, *Crime et châtiment*.

mum seul est atteignable. Dans ces conditions, s'il n'est pas mort, celui qui atterrit ici n'est jamais qu'*en suspens, en sursis* – entre-deux-morts. L'écueil, ce sont les limbes concrétisées. Dans un poème de 1855, Victor Hugo écrit :

– Es-tu mort ? – Presque. J'habite l'ombre ;
Je suis sur un rocher qu'environne l'eau sombre,
Écueil rongé des flots, de ténèbres chargé,
Où s'assied, ruisselant, le blême naufragé.

Dans *Les Travailleurs de la mer*, c'est Gilliatt, et Sieur Clubbin avant lui ; dans *Le Comte de Monte-Cristo* c'est Edmond Dan-tès sur l'île de Tiboulén ; dans les *Encantadas*, c'est Melville sur le Roc Rodondo. Car l'écueil offre au naufragé le dilemme suivant : soit y rester soit s'en échapper. Ce qui revient à peu de choses près à devoir choisir entre la famine et la noyade.

Mais c'est le moment d'une deuxième découverte. S'il est possible de se tenir sur l'écueil, même dans une posture inconfortable et en sursis, c'est qu'il possède une géographie, minimale certes, mais qui fait toute la différence, disions-nous, entre le rien et le presque-rien. L'écueil n'est pas un mur abstrait ni un simple point mathématique. En d'autres termes, *l'obstacle a aussi une structure interne*. Entre le pinacle de sa partie émergée et ses fondations abyssales, il y a la place pour une zone intermédiaire ou liminale. La lisière entre l'eau et la terre possède une certaine épaisseur. Et il arrive que, par l'effet des marées, cette part invisible de l'écueil se laisse entrevoir et même pénétrer. Au point que ce qui paraissait catégoriquement impossible pour le pilote pourra peut-être, dans certaines conditions, être

réalisé par le naufragé. S'il ne peut pas traverser l'écueil de part en part, il pourra du moins s'y aventurer le temps d'une retenue de souffle, entre deux marées – non pas sauter par-dessus le problème, mais s'enfoncer dans la brèche qu'il ouvre pour celui qui veut la voir. Telle est peut-être le sens de la « Découverte ¹⁸ » dont il est question dans *Les Travailleurs de la mer* : il y a un *intérieur* de l'écueil.

Est-on jamais assez attentif ? Quand un grand arbre noirci d'hiver se dresse soudain de front et qu'on se détourne de crainte du présage, ne convient-il pas plutôt de s'arrêter et de suivre une à une ses ramifications distendues qui déchirent l'horizon et tracent mille directions contre le vide du ciel ? Ne faut-il pas s'attacher aux jonchées blanchâtres du roc nu qui perce une terre âpre ? Être attentif aussi aux pliures friables des schistes ? Et s'interroger longuement devant une poutre rongée qu'on a descendue du toit et jetée parmi les ronces, s'interroger sur le cheminement des insectes mangeurs de bois qui suivent d'imperceptibles veines et dessinent comme l'envers d'un corps inconnu dans la masse opaque ¹⁹ ?

Ce que la marée dévoile, c'est que les rochers Douvres, qu'on pouvait croire de simples rocs, durs et pleins de toute leur force de granit, sont en vérité pleins d'interstices et d'anfractuosités : grottes, caves, failles, gouffres, comme une infinité d'alvéoles reliées entre elles. Que l'enfer est – et sera peut-être toujours – le paradis de l'imagination ²⁰.

18. Du titre du chapitre II, I, 11.

19. Jacques Abeille, *Les Jardins statuaires*, page 11.

20. Cf. J. Lacan, « L'ombilic du rêve est un trou », *La Cause du désir*, n°102.

Le rocher, abrupt extérieurement, et inabordable, était évidé en dedans. Il avait des galeries, des puits et des chambres comme le tombeau d'un roi d'Égypte. Cet affouillement était un des plus compliqués parmi ces dédales, travail de l'eau, sape de la mer infatigable. Les embranchements de ce souterrain sous mer communiquaient probablement avec l'eau immense du dehors par plus d'une issue, les unes béantes au niveau du flot, les autres profonds entonniers invisibles ²¹.

Il ne s'agit donc pas ici de changer de milieu, de passer de la terre à la mer (privilège des noyés), mais d'explorer le seuil, la frontière, cette zone intermittente et intervallaire, ce *no man's land* qui est un entre-deux-milieux ou un entre-deux-mondes. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que le Roc Rodondo (double américain des Rochers Douvres), spire « isolée et solitaire », que Melville et ses coéquipiers partent explorer dans l'archipel des Encantadas, ait une structure parfaitement identique. Cette pointe isolée se révèle en effet évidée partout de l'intérieur, creusée de grottes comme un rayon de miel et offrant de sinueux antres à des essaims de poissons féériques. Ce lieu évidé où l'imagination est si bien chez elle, voilà ce que Victor Hugo appelle quant à lui « éponge » ou « madrépore ». Et n'en déplaise aux mathématiciens, elle nous enseigne ici que le point

« C'est tout de même bien curieux [...] qu'on ne se soit pas aperçu que le désir de l'homme, c'est l'enfer. [...] dans Dante, c'est évident que personne ne s'intéresse qu'à l'enfer. ce qu'il raconte sur le paradis, c'est pourtant très intéressant aussi. Pourtant personne ne désire même le lire. »

21. *Les Travailleurs de la mer*, page 345.

est toujours troué et creusé de l'intérieur. Vertige du naufragé qui se croyait sur un extérieur et se retrouve brusquement dans un intérieur.

6. *Athanos*

Autrement dit, pris pour lui-même, le pur obstacle (pique ou grain de sable) possède des dimensions supplémentaires, invisibles à ceux qui passent à distance de lui ou veulent le vaincre de force. En ce sens, l'écueil ne signe pas nécessairement la fin du voyage, mais invite au contraire à un voyage d'un genre nouveau. *Car l'obstacle a ses séductions propres*. Et, pour un peu que l'on s'y abîme, justement, elles ont de quoi nous faire renoncer à tout projet antérieur.

On notera que Bachelard, d'ailleurs, tout désireux de surmonter et de vaincre les obstacles épistémologiques, y consacre de longues pages de *La Formation de l'esprit scientifique*, et semble prendre un malin plaisir à s'y abandonner à son tour. Et c'est peut-être finalement la position du philosophe, d'être celui qui se tient (en déséquilibre, sur un pied, sur un orteil) sur l'écueil, qui s'y installe, ou essaie de s'y installer, qui ne se contente pas de contourner le problème mais pénètre tout entier dans le domaine caché qu'il recèle. Quand Bachelard en vient à l'image de l'éponge, à laquelle il consacre un chapitre entier, on pressent que seuls des motifs extérieurs l'incitent à arrêter

22. *La Formation de l'esprit scientifique*, ch. IV : « Un exemple d'obstacle verbal. L'éponge. » (Ailleurs dans l'ouvrage, il sera aussi question du miroir.)

prématurément l'exploration qu'il en fait ²². Et s'il croit trouver dans ce « pauvre mot d'éponge », mais aussi celui de « pore », un confondant écueil de l'esprit préscientifiques au XVIII^e siècle, n'est-ce pas justement parce qu'ils renvoient l'un et l'autre à cette architecture où l'imagination est reine ²³ ?

Et c'est peut-être finalement le rôle que Victor Hugo, pour en revenir à lui, accorde à son roman *Les Travailleurs de la mer* (initialement baptisé par son auteur *L'Abîme*). Si celui-ci commence comme un guide de voyage de Guernesey (« L'Archipel de la Manche »), ne se transforme-t-il pas en effet imperceptiblement en ce qui serait un véritable guide de voyage de l'écueil ? « Pour ceux qui, par les hasards des voyages, peuvent être condamnés à l'habitation temporaire d'un écueil dans l'océan, la forme de l'écueil n'est point chose indifférente », écrit ainsi le poète page 316. Comme si, poussé par des motifs visionnaires, il voulait inviter le lecteur non seulement à y venir, mais aussi à y rester en se lovant dans l'épaisseur de la frontière qu'il dessine, et à y revenir incessamment. Comme si lieu de plus grand péril, ce lieu mince (*thin place*), ce lieu liminal et minimal, devait devenir le lieu du dernier refuge – asile bancal et éphémère au milieu de la tourmente.

Et la Durande, remise à flots après ce combat cosmique que Gilliat livre contre les éléments déchaînés, n'est-elle pas cette arche bringuebalante, née de l'écueil et des épaves qu'il retient dans ses filets, qui peut finalement faire retour vers la côte et

23. Cf. chapitre 2 : « Madrépores ».

vers les hommes ? Car l'écueil, ce lieu de rien qui ne tient pas, n'est-il pas justement celui, dérisoire et alchimique, où pourra être forgée la poignée permettant de porter à nouveau le monde ²⁴ ?

24. Cf. notre dernier chapitre : « Arches ».